

La petite lettre

55

Effet mer.

*Fruit d'un marchand de sable, au-delà de minuit,
Au clair de sa dune, je me suis endormi.
Bercée au chant des vagues, sur le sable alanguie,
L'ombre d'une sirène depuis longtemps partie,
Par la marée montante, disparaît-elle aussi.
Le soleil à l'approche, ses rayons répartis
Au fil de l'horizon qui tout à coup rougit,
Me sort de mon sommeil, me ramène à la vie.
S'envole alors mon rêve, suspendu à la nuit.*

yAK

La fileuse et la vie

à I. K. J.

Au crépuscule, à la croisée
abritant des gemmes discrets
dessous une tresse étoilée,
une fée m'a dit ses secrets

Au plus profond de sa pensée
dans le flambeau des souvenirs,
ses rêveries vont leur filée
pour ne jamais s'évanouir

Dans son regard une lumière
moelleuse comme du mohair
enflamme d'or une clairière
où des poèmes honorent l'air

Les chants préservés dans sa tête
sont tels des songes de chevreaux,
et ses fibres préparent la fête
des pelotons et des fuseaux

Le cristal de sa cantilène
apprivoise tous les oiseaux,
sa senestre anime la laine
la dextre se rit des ciseaux

Dévidant son fil à l'envi
notre Circé rit du mystère -
trace infime dans l'infini -
de la beauté de notre Terre.

Yves RENAUD

A la gloire du Semnoz

Et l'hiver a drapé le plateau
De son beau manteau blanc.
La nature est belle là-haut
Offerte aux skieurs débutants.

Au printemps, la neige est encore sur les hauteurs
Mais déjà les alpages se couvrent de mille fleurs.
De grandes variétés les alpages sont parés
Sous un ciel sans cesse renouvelé.

Bêtes et gens « emmontagnent » : c'est l'été.
Tarines et abondances, chevrettes et caprins
Donneront le lait cru sorti de leur sein
Car l'or blanc du Semnoz, n'est pas neige, mais lait.

Tomme et beurre sortiront des mains des fermiers
Au grand plaisir des nombreux vacanciers.
La route partagera la peine des cyclos
Qui, pour vaincre le temps, courberont bien le dos.

A l'automne venu, bêtes et paysans « démontagnent ».
Seules désormais, les gentianes hanteront la montagne.
Le Semnoz va bientôt se revêtir de blanc
Et la nature s'endormira pour renaître qu'au prochain printemps.

René BOISSIER

Notre Semnoz

Nos amis Genevois, disent « notre Salève ».
« Notre Semnoz » ne hante-t-il pas nos rêves ?
Il est beau quand les premiers rayons du soleil caressent ses coteaux,
Et lorsque la brume s'élève de ses ruisseaux.

D'Annecy ou de Leschaux, il attend le cyclo
Dominateur, le Crêt de Châtillon guette le premier vélo,
Suant, grimaçant, notre cyclo passe le petit plateau,
Mais il sait que bientôt, il trouvera le bonheur là-haut.

Le front perlé de sueur, notre cyclo se présente en vainqueur,
La Tournette, les trois lacs lui font honneur.
Qu'il est bon d'écouter le silence des hauteurs,
C'est « Notre Semnoz » dans toute sa grandeur.

René BOISSIER

L'énigme des "Diamants oubliés"

Elle a été résolue par plusieurs d'entre vous. Si la comtesse Anna de Noailles reste relativement connue, la jeune Sabine SICAUD l'est beaucoup moins. Les indices pour la retrouver étaient, il faut le dire, nombreux.

Ce texte de Daniel VIBERT a permis de redonner un peu de lumière à cette talentueuse jeune femme disparue prématurément.

Prenez le temps d'aller à sa rencontre...

Vous parler ?

Vous parler ? Non. Je ne peux pas.
Je préfère souffrir comme une plante.
Comme l'oiseau qui ne dit rien sur le tilleul.
Ils attendent. C'est bien. Puisqu'ils ne sont pas las
D'attendre, j'attendrai, de cette même attente.

Ils souffrent seuls. On doit apprendre à souffrir seul.
Je ne veux pas d'indifférents prêts à sourire
Ni d'amis gémissants. Que nul ne vienne.

La plante ne dit rien. L'oiseau se tait. Que dire ?
Cette douleur est seule au monde, quoi qu'on veuille.
Elle n'est pas celle des autres, c'est la mienne.

Une feuille a son mal qu'ignore l'autre feuille.
Et le mal de l'oiseau, l'autre oiseau n'en sait rien.

On ne sait pas. On ne sait pas. Qui se ressemble ?
Et se ressemblât-on, qu'importe. Il me convient
De n'entendre ce soir nulle parole vaine.

J'attends - comme le font derrière la fenêtre
Le vieil arbre sans geste et le pinson muet...
Une goutte d'eau pure, un peu de vent, qui sait ?
Qu'attendent-ils ? Nous l'attendrons ensemble.
Le soleil leur a dit qu'il reviendrait, peut-être...

Sabine SICAUD

Heure

Vague de cris.
Œuvre applaudie.
Les voix ne félicitent pas,
Elles remercient.

Alain LEGRAND

Étonnamment

Quand on rentre dans un grenier, il faut s'attendre à se cogner !
Ce n'est pas forcément douloureux, mais faut oser.
Sur Certaines malles, vaut mieux s'asseoir dessus, que les ouvrir.
C'est comme ça, ça ne s'explique pas, on le ressent simplement.
Après on laisse venir et là ça devient beau.
S'habituer à l'obscurité, cette vieille amitié.
Lui tirer sa lumière.
Ensuite, c'est généreux, presque charmant.
Comme un refrain, la clé des chants !
Un Papa, une Grand-Maman, un lointain voisin, un accidenté du temps !
Tout vient de loin, de près chez Soi.
Et enfin ça caquette, ça fait un bruit de tonnerre, de grosse colère !
On se raconte un chagrin, on soupire des souvenirs, on pleure les fleurs fanées, on rit
des chauves-souris, on réinvente le pêcher pour rigoler !
Et puis ce qui est vraiment bien, c'est qu'on ne redescend jamais seul l'escalier d'un
grenier...
Juste peut-être sans souliers !

RubiLuce

Sur les bancs.

Sur le banc, il médite ;
Il est seul et attend ;
Il attend, faut faire vite,
Mal d'amour, mal dedans...

Sur le banc, qu'attend-t-il ?
Peut-être Madeleine ;
En pleurant, s'lève et file,
Malheureux, plein de peine.

Sur le banc, à l'école,
Déjà une amoureuse
L'a mené à la colle,
Pour des notes pas fameuses.

Sur le banc, on l'accuse.
Présomption d'innocence,
Pourquoi on la récuse ?
Mérit'tu ta sentence ?

Sur le banc on s'délecte ;
Plein d'poissons en errance ;
Faut nourrir la planète,
Mais commerce trop intense !

Sur le banc de ton sable,
Mer, J'admire ta beauté,
Et c'qui est formidable,
C'est la mienne à côté...

Sur les bancs que de choses
Se passent lors des rencontres ;
C'est souvent là qu'on ose
S'bécoter, n'suis pas contre...

Sur les bancs on s'regarde,
On r'garde passer les autres ;
Le cœur bat la chamade,
Ça n'arrive pas qu'aux autres...

Jean-Claude PICHEREAU

OUF

Cette Fois serait la bonne, celle à tout faire
Dans la limite des places disponibles bien sûr
Et si le temps ne s'arrête plus ces jours prochains
On va pouvoir crier ce ouf de plaisir chaque matin
Il est vrai que partout, ce ouf sera un soulagement
Et une liberté provisoire à ce navrant confinement
Respecté souvent, trahi parfois il ne faut tuer la foi
De ceux qui se croient immunisés de chaque loi.
Garantie absolue, de bêtise, conneries incrustées
Qui ne peuvent pas faire d'un âne un vrai destrier.

Louf ce melting-pot sortira la roulette russe chargée
De balles rouillées pour se refiler un carabine tétanos
Qui pourra anéantir et détruire, les émietter jusqu'à l'os !
Ouf alors ! débarrassés enfin, de ces verrues vulgaires
Qui font tout pour se distinguer et vouloir plaire.
S'ils se mettent le doigt dans l'œil, je vous assure
Ils ne toucheront pas leur cerveau, oublié par nature.
Re OUF ! quel plaisir de souffler cette onomatopée si dure !
A nous les ébats, adieu débats stériles, nous respirerons l'air pur !
La soupape n'a pas déclenché, heureusement, il est venu le temps du vivant !

Gérard MOQUET

Caresse

Que le chant soit léger, lancinant et grandiose,
Qu'il porte nos fractures, parle de nos symbioses,
Qu'il extirpe au vide, le foisonnant magma,
Qu'il soit pur, solennel, et force d'ici-bas.

Que ta plume dessine un chemin de dentelle,
Noué au point de croix, aux ailes d'hirondelles,
Esquisse des montagnes, scintillant sous la glace,
De vieux chênes érudits, rivés à leur surface.

Qu'il soit l'harmonica, vibre, réchauffe le soir,
Compagnons de fatigue, réunis, bel exutoire
Quand la plaine s'apaise autour du feu de bois,
Lorsque les yeux pétillent autant qu'ils se noient.

Qu'il soit ce qui grandi, au-delà du formel,
Balaie nos raideurs, d'un souffle atemporel,
Révèle nos douceurs bien plus que nos colères,
Apaise le charnel et nos passions de verre.

Qu'il soit goutte de pluie à la fleur d'oxalis,
Blancheur de pétale, frémissant sous le vent,
Qu'il soit insignifiant, autant que catharsis,
Ecume bouillonnante dans le vert printemps.

Qu'il soit note cristalline, s'égare au désert
Un ressac murmuré aux grandeurs de la mer,
Un rythme déterminé, une parcelle de lumière,
Tambour envoûtant, vienne irradier ta chair.

Que ce chant soit sensible, vocalise de la terre,
Doux comme un requiem, grain de sable, matière,
Symphonie, harmonique, léger chœur d'enfants,
S'affranchisse des frontières, ondule aux continents.

Que ce chant soit ferveur, s'élève d'une seule voix.

Claire BALLANFAT

Rejoindre

Endormie,

Dans son lit, seule demeure son empreinte en pétales de poussière
Qui virevoltent, en vrille, dans sa chambre endormie,
Enlevées par une légère brise matinale.

Du ciel, des chaudrons bleutés déversent des flots de notes de solfège qui
Dessinent un irréel escalier infini dressé vers un perron ailé.

Diaphane, elle les gravit, aérienne, guidée par les sons d'une musique lointaine.

Au bout de ces marchés célestes, elle devine sa queue de pie de music-hall.

Discrètement, crescendo, un clavier swingue un tango argentin endiablé.

Tous ses amis l'acclament, le musicien se retourne,
Aveuglé il voit les ourlets des courbes du temps se retourner,
Soixante, cinquante, quarante, trente, vingt, elle aussi rajeunit.

Envolée,

Les pétales s'estompent, la musique s'éloigne
Les sables des marches du ciel remplissent le sablier.

Mamie a retrouvé Papy

Jeunes, heureux, à nouveau amoureux, enlacés, ils se sont retrouvés
Dans les courbes du passé, sur les chemins boisés de leur futur.

Christian MARTINASSO
(Magazine Funéraire)

L'odyssée belle

A l'ombre des soucis,
A l'abri des tracas,
Te souviens-tu, la vie,
Que nous menions naguère ?
L'horloge suspendue,
Le temps importait peu.
Seule l'envie nous guidait,
Le bonheur en bannière.
Nous avions l'appétit
De doux Gargantuas,
Dévorant jour et nuit
Sans compter, débonnaires.
Avides d'inconnu,
Nos élans audacieux
Semblaient nous transporter
Pour des années lumières...
Rattrapés par la vie,
L'odyssée s'arrêta,
Toi, moi, tous deux repris,
Au profit d'une carrière.
Mais, le charme rompu,
Chacun, de notre mieux,
Fait se remémorer
Ce qu'était notre hier...

A l'ombre des soucis,
A l'abri des tracas,
Te souviens-tu ?
La vie...

yAK

Sablier à l'île de Sein

<p><i>Les orages émergeant des colonnes du ciel compagnons de cendres des statues, *les ailes empennées des oiseaux volant entre arbres et nuages, la marche finie des vivants, l'abîme éternel des morts, voguent de concert sur l'argentine du temps poudré d'ors purs, oh ! ah doux fouillis rutilant des voiles dans l'opalin concert des houles, où la finitude de nos vies trouve sa dimension d'éternité renforçant les espoirs et les racines d'humains éternellement rivés au sol sous les câlines calligraphies des oiseaux sculptures fragiles de nos joies terrestres.</i></p>	<p><i>Les orages émergeant des colonnes du ciel compagnons de cendres des statues, les ailes empennées des oiseaux* volant entre arbres et nuages, la marche finie des vivants, l'abîme éternel des morts, voguent de concert sur l'argentine du temps poudré d'ors purs, oh ! ah doux fouillis rutilant des voiles dans l'opalin concert des houles, où la finitude de nos vies trouve sa dimension d'éternité renforçant les espoirs et les racines d'humains éternellement rivés au sol sous les câlines calligraphies des oiseaux sculptures fragiles de nos joies terrestres.</i></p>
--	--

* « je suis la flèche empennée des plumes des oiseaux » (Henri Michaux)

Yves RENAUD

Sur la piste du chant (suite et fin)

Sur la piste du chant je prierai le chemin
je prierai tous les chemins;
chemins qui de colline en colline
font chapelet de fermes et de hameaux.
Je prierai les chemins nourriciers
qui de blés en pâtures vont aux champs,
sentiers de transhumance
qui par forêts, torrents, clairières et rochers
mènent à l'alpe les troupeaux.
Je prierai le layon et les chemins creux
que couvent les hautes haies de frênes
chênes têtards et bouleaux,
le sentier de randonnée,
le chemin de halage à la lèvre de la rivière
et l'allée forestière
inondée d'une lumière blonde,
propice on croirait
à des visitations d'archange.

Je prierai ce chemin, frère de la rivière,
bordé de seigle écru,
de peupliers adolescents
où j'ai connu,
vénééré de l'orchis
de la fétuque rouge et la houlque laineuse,
le sycomore ébloui d'un avril finissant.

Et ce chemin je prierai
que j'ai suivi plus de trente années voilà,
qui mène au Finistère de la Galice,
au tombeau de l'apôtre,
tombeau vide
empli de rêve, de prière
et d'espérance.

Sur la piste du chant je prierai les chemins,
le Chemin sur la piste du chant.

Marcel MAILLET
(à paraître dans « Marcher dans le soleil »)